

Avec l'aimable autorisation des éditions Promodis

Extrait de l'article « Le monde des éditeurs », par Odile et Henri-Jean Martin, paru dans le tome 3 de *l'Histoire de l'édition française*, sous la direction de Henri-Jean Martin et Roger Chartier. –1990.

... En cette époque où le succès littéraire a si volontiers un **parfum de scandale** et où les plus grands poètes sont « maudits », l'éditeur de l'avant-garde poétique se doit d'être lui aussi « maudit ». Tel est le cas d'Auguste Poulet-Malassis. Il appartient par les femmes à une dynastie d'imprimeurs et de libraires normands, qui ont conquis depuis le XVII<sup>e</sup> siècle leurs titres de noblesse dans le trafic des « mauvais livres ». En 1787 encore, son arrière-grand-père s'était distingué en publiant *le Rideau levé ou l'éducation de Laure...* A sa naissance en 1825, son père, franc-maçon et républicain, dirige à Alençon l'officine familiale et édite la feuille du lieu, le *Journal d'Alençon*. On est surpris par l'effervescence littéraire dont cette petite ville de 15 000 habitants, un peu à l'écart des grandes voies de communication, est alors le théâtre. Elle a, elle aussi, ses journées en août 1830, un mois après celles de Paris. Auguste, après de bonnes études dans sa cité natale, se lance dans la vie locale, puis « monte » dans la capitale. Il y passe le baccalauréat et est reçu peu après à l'École des chartes. Celle-ci ne s'était pas encore refermée dans cette forme d'art pour l'art que constituent l'érudition et la philologie, et son prestige était immense. On est alors en 1847, et Poulet-Malassis s'initie à la vie de bohème littéraire et à la politique militante plus qu'à la paléographie. Il accueille, comme ses camarades, la Révolution et la République avec enthousiasme. On ne sait pas s'il fait partie de la délégation dirigée par le jeune Tardif, qui va, l'une des premières, complimenter à l'Hôtel de Ville le nouveau pouvoir et saluer le « couronnement définitif » des efforts déployés, depuis des siècles, par le peuple français pour conquérir la liberté. Poulet-Malassis collabore alors à une feuille éphémère, *L'Aimable faubourien, journal de la canaille*. Il est arrêté lors de la journée du 23 juin. Il jurera ensuite n'être venu là qu'en spectateur, et ce qu'on sait de sa franchise naturelle porte à le croire sur ce point. Il n'en passe pas moins quatre mois sur les pontons du port de Brest avant d'être renvoyé à ses études. Il garde de ces expériences un regret : celui d'avoir perdu la collection de brochures, d'autographes révolutionnaires et de belles affiches, brunes, jaunes ou blanches, qu'il allait décoller le soir afin d'en conserver le souvenir à la postérité, ainsi que deux manuscrits qui ont fait l'essentiel de ses travaux durant les deux années précédentes, intitulés *Théorie de la Révolution* et *Heure de décadence*.

Il a quitté l'École des chartes à la fin de sa deuxième année et, mesurant ce qu'une carrière littéraire a d'aléatoire et comporte de compromissions, il repart pour Alençon se faire imprimeur et libraire comme ses ancêtres. Il s'associe avec son beau-frère, l'honnête De Broise, qui lui servira longtemps de souffre-douleur. Et tous deux, pour élargir leur champ d'activité, prennent pour le *Journal d'Alençon* un rédacteur en chef parisien, en même temps qu'ils ouvrent une boutique dans la capitale.

Ainsi commence la brillante période de l'association. Poulet-Malassis ouvre son périodique, non seulement à l'histoire locale, mais aussi à la critique littéraire et dramatique. Surtout, il demande à ses amis écrivains et historiens des textes inédits et des feuilletons. Il publie en même temps leurs œuvres en d'élégants livrets. Il donne ainsi des ouvrages, souvent essentiels, signés d'Asselineau, Monselet, Théodore de Banville, Henri de Lacretelle, Leconte de Lisle, et aussi Théophile Gautier et Champfleury. Surtout, il s'est lié dans la capitale avec Baudelaire. Celui-ci envoie pour son journal des traductions de nouvelles d'Edgar Poe et des pièces de vers. De sorte que notre jeune éditeur est tout naturellement amené à déposer le 12 juin 1857 à la préfecture d'Alençon, comme le voulait la loi, deux exemplaires d'un livre nouveau intitulé *les Fleurs du mal*. Mais, peu après, l'ouvrage est

Médiathèque de la Communauté Urbaine d'Alençon  
Cour Carrée de la Dentelle, BP 362  
61014 Alençon CEDEX

☎ 02 33 82 46 00 Fax 02 33 82 46 07 Mel catherine.pionchon@ville-alencon.fr

dénoncé dans *Le Figaro* pour son immoralité. Baudelaire écrit à Alençon pour annoncer des poursuites imminentes et suggérer de cacher l'édition. Malgré la plaidoierie de l'avocat Chest d'Ange, l'auteur et les éditeurs sont condamnés, le premier à 300 francs d'amende et les seconds à 100 francs., et les pièces incriminées sont lacérées dans le lot de volumes saisis. Baudelaire reprochera amèrement à son ami de n'avoir pas fait à temps la publicité nécessaire pour épuiser le stock avant la saisie, mais il n'en continuera pas moins à lui adresser des textes pour le *Journal d'Alençon* et lui confiera le soin de publier en 1860 les *Paradis artificiels*.

Les ennuis ne font pourtant que commencer pour Poulet-Malassis. Il sort par exemple en 1857 une édition non expurgée des *Mémoires* de Lauzun qu'a préparée son ami le chartiste Léo Lacour (Louis Lacour de La Pijardière). Déposé le 29 mai 1858, le volume est saisi. Un non-lieu suit et le succès est tel qu'il faut donner une deuxième édition. Mais Poulet-Malassis a la malencontreuse idée d'y insérer une préface, intitulée *Tribulation d'un éditeur*, mettant en cause le baron Pichon. D'où de nouvelles poursuites à l'issue desquelles Lacour est condamné à trois mois de prison et 100 francs d'amende, et ses éditeurs à un mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende. Puis surviennent de nouveaux tracas à propos de *l'Histoire de Saint-Just* d'Ernest Hamel (1859), de *la France et l'Allemagne* (1859) et de *l'Empereur Napoléon et le roi Guillaume* de François Lacombe (1861). Pratiquant une véritable fuite en avant Poulet-Malassis réagit en multipliant les publications et en faisant avec Baudelaire, et quelques autres, de ces navettes d'effets commerciaux qu'on dénomme aujourd'hui « cavalerie ». De Broise finit par se lasser. Il garde l'affaire d'Alençon et laisse à son dangereux beau-frère celle de Paris ; On ne s'étonnera pas de trouver ce dernier bientôt en difficulté. Son dépôt de bilan fait apparaître, le 2 septembre 1862, un découvert de plus de 33 000 francs. Il peut encore espérer un accord à l'amiable quand il est arrêté sur la plainte d'un de ses créanciers, l'imprimeur Poupert-Davy, et mis en prison pour dettes. Il y reste cinq mois, est jugé et condamné à un mois d'emprisonnement seulement (2 avril 1863). Libéré, il remet un peu d'ordre dans ses affaires puis gagne la Belgique.

Rien ne le retient plus. Il publie des pamphlets contre l'empereur, des œuvres licencieuses, souvent illustrées par le fameux Félicien Rops, et les *Epaves* de Baudelaire, en même temps qu'il est le principal animateur de la *Petite revue* que fait paraître à Paris son successeur Pincebourde. Aussi est-il condamné le 12 mai 1865 par la 6<sup>e</sup> chambre correctionnelle - toujours elle en de telles affaires - à un an de prison et 500 francs d'amende pour avoir contribué à la diffusion de 86 ouvrages jugés immoraux et de 8 gravures obscènes - soit le Gotha des enfers des bibliothèques - tandis que l'éditeur Jules Gay se voit infliger quatre mois de prison et 500 francs d'amende et que quelques comparses font l'objet de verdicts moins sévères. Puis, trois ans plus tard, encore une autre condamnation, émanant du tribunal de Lille cette-là, aux mêmes peines pour quatre publications dont celles des *Epaves* (6 mai 1868). Marié en 1870, Poulet-Malassis revient en France après la chute de l'Empire pour consacrer les dernières années de sa vie à des travaux d'érudition. Ainsi s'achève en 1878 une carrière libertine conforme aux modèles les plus classiques.

Les malheurs de Poulet-Malassis n'ont cependant nullement freiné l'ascension dans la voie de la consécration et de l'académisme des jeunes poètes qui ont fait leurs premières armes avec lui. On les retrouve formant le noyau des écrivains qui fournissent, entre mars et juin 1866, les dix-huit livraisons du Parnasse contemporain ; on y retrouve les signatures de Théophile Gautier, Théodore de Banville, José-Maria de Hérédia, Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, François Coppée, André Theuriet, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé ainsi que de quelques autres aujourd'hui totalement oubliés.

© Promodis, 1985 pour la première édition – Fayard/Promodis, 1990.